

LES LIVRES, AU FIL DE L'ACTUALITÉ

Frédéric Gaussen

LE LIVRE est la matière première de l'école. Il n'y a pas - dans les pays dits "civilisés" du moins... - d'instruction sans livres. Et les manuels scolaires font partie, avec les médicaments et les vêtements chauds, des secours d'urgence qui sont expédiés dans les pays sinistrés... Mais l'école est-elle, elle-même, matière à livres ? Peut-on écrire sur l'éducation ? La question peut paraître surprenante, tant la bibliographie est abondante. Et depuis Fénelon ou Rousseau, nombreux sont les pédagogues qui ont voulu décrire par le menu les buts et les méthodes de la bonne éducation.

Et pourtant, pour qui fait profession de s'intéresser au sujet, la réponse n'est pas claire. Certes, des livres, il y en a, mais rares sont ceux qui suscitent l'enthousiasme ou bouleversent le paysage. A quelques exceptions près - les plus célèbres étant *Libres enfants de Summerhill* de A.S. Neill ou *Une société sans école* d'Ivan Illich - les best-sellers éducatifs ne sont pas légion. A l'époque où l'Association des journalistes universitaires (AJU) décernait un prix annuel destiné à attirer l'attention de l'opinion sur un livre consacré à l'éducation, il était rare que le jury soit encombré d'ouvrages de grand calibre, même si cette récompense annuelle a permis de distinguer des travaux de grande qualité comme *Le Peuple lycéen* de Gérard Vincent.

Curieusement, au moment où l'éducation est devenue, de l'avis général, l'un des problèmes majeurs de notre société, elle est restée à l'écart des grands courants politiques, philosophiques ou culturels. Les grands noms de la pensée contemporaine, de Sartre à Foucault, ne s'y sont pas

Itinéraires de lecture

Perspectives documentaires en sciences de l'éducation, n° 18, 1989

intéressés. Raymond Aron lui a consacré des articles, mais pas de grands ouvrages. Les grands leaders politiques ne l'ont abordée qu'avec précaution, même s'ils avaient conscience de l'enjeu, comme De Gaulle, Mendès-France ou Mitterrand. La seule corporation à avoir sérieusement réfléchi et produit sur le sujet est sans doute celle des sociologues à qui Durkheim avait montré la voie : Baudelot-Establet, Bourdieu-Passeron, Touraine et Boudon resteront, chacun à sa manière, les grands auteurs "éducatifs" des vingt dernières années...

D'où vient cette discrétion ? De la complexité du sujet sans doute (dont chacun peut avoir une expérience concrète en tant qu'élève et que parent). Mais plus souvent du fait que l'éducation apparaît comme le monopole de ceux qui, précisément, sont des professionnels du langage et de la pensée. Pour bien parler de choses aussi compliquées, il faut en être. Et ceux qui "en sont" étant aussi ceux qui apprennent aux autres à écrire, autant leur laisser le soin de s'en expliquer. Ce souci de délégation est évidemment manifeste chez les politiques. - et en particulier à gauche où les enseignants sont les plus nombreux. Quel responsable politique oserait avoir une pensée originale en la matière, sachant que ses plus proches amis seraient aussitôt ses plus sévères censeurs ? Jean-Pierre Chevènement s'y est risqué, avec son espièglerie naturelle. Michel Rocard l'a éprouvé à ses dépens. Il n'est pas sûr que ces expériences risquées suscitent beaucoup d'émules.

Pour les intellectuels, les choses se compliquent généralement par les relations qu'ils entretiennent avec la grande maison Education nationale. Il n'est pas facile de prendre des distances avec l'institution qui a fait de vous ce que vous êtes et qui souvent vous nourrit. Et tout le monde ne peut pas être tranquillement installé au Collège de France... Pour un intellectuel français, il est certainement plus facile d'avoir des idées originales sur la Chine, l'Amérique latine, l'agriculture ou le cinéma, que sur la Sorbonne ou l'Ecole des Hautes Études...

Cette situation explique sans doute que les livres sur l'éducation offerts au grand public atteignent rarement l'universel. Ce sont des livres "de boutique". Qu'ils proposent ou qu'ils dénoncent, ils sont faits par et pour les gens du sérail. Bien sûr, cela n'empêche nullement la qualité, ni la profondeur. Mais on voudrait parfois ouvrir un peu la fenêtre. Sortir de l'enfermement institutionnel. Pas facile...

Ces réserves exprimées, voyons de plus près ce qui ressort de 25 ans de lectures professionnelles.

L'école étant d'abord une institution, il est naturel que ceux qui en ont la charge et qui cherchent à la transformer exposent leurs objectifs et leurs stratégies. Si l'administration française a souvent mauvaise presse, elle compte pourtant en son sein des hommes d'une qualité intellectuelle remarquable. Dans l'Education nationale, les administrateurs sont le plus souvent des universitaires - le propre de cette institution étant de s'administrer elle-même. Les livres de ces techniciens dont les noms se sont identifiés à des combats courageux et difficiles sont toujours intéressants. Citons Jean Capelle, Bertrand et Laurent Schwartz, René Rémond, Claude Pair, Jean-Jacques Payan ou Bernard Toulemonde. Il est rare que les hommes politiques gardent un bon souvenir de leur passage à l'Education nationale. Jean-Pierre Chevènement est probablement l'un des seuls dans ce cas, ce qui donne à son *Pari sur l'intelligence* une saveur tonique inhabituelle. Mais les échecs peuvent susciter des réflexions enrichissantes. On saura gré à Alain Savary (*En toute liberté*) et à Alain Devaquet (*L'amibe et l'étudiant*) d'avoir eu le courage de regarder leur expérience en face et d'en parler avec sincérité et hauteur de vue.

L'éducation étant, comme on sait, bien malade, il est fréquent que les ministres qui en ont la charge appellent à son chevet des experts, chargés de diagnostiquer son mal et de recueillir les avis des meilleurs médecins. Ses consultations de masse aboutissent à un genre littéraire qui fait fureur : le "rapport sur l'éducation". Si généralement ces productions ne dépassent pas les quelques dizaines d'exemplaires, il peut arriver qu'elles fournissent de vrais livres accessibles au grand public. Tel est le cas, du "rapport Lesourne" (*Education et Société. Les défis de l'An 2000*) rédigé pour M. Monory, qui est certainement la synthèse la plus claire et la plus accessible dont on dispose sur les grands enjeux de l'éducation, pas seulement en France.

Un autre auteur de rapport mérite une place à part par la richesse et la diversité de son expérience : c'est l'historien Antoine Prost qui a, à son actif, l'ouvrage de référence sur l'histoire de l'éducation et un volumineux travail sur les lycées, qui lui avait été demandé par Alain Savary. Antoine Prost est assurément l'un de nos meilleurs spécialistes de la recherche pédagogique. Mais il a, surtout, montré deux qualités rares dans cette spécialité. La première est d'avoir su traduire un épais rapport administratif en un remarquable petit livre grand public (*Eloge des pédagogues*). Le second d'avoir osé écrire qu'il avait changé d'avis. Reconnaître, comme il le fait dans *L'enseignement s'est-il démocratisé ?* que la position qu'il avait longtemps soutenue en faveur du collège unique n'avait pas eu les résultats escomptés en matière de démocratisation, est

aussi inhabituel que téméraire. Et sa conclusion est mélancolique : l'unification de l'enseignement a, en fait, été moins favorable aux enfants de famille modeste que l'ancienne organisation en filières séparées.

Ce thème de la démocratisation aura été la grande obsession des analystes des années soixante-soixante-dix. D'où le magistère exercé par Bourdieu qui, d'abord avec Passeron, ensuite seul, en a fait le point central de sa recherche. Sans doute s'étonnera-t-on, avec le recul, que des livres aussi savants et impénétrables que *Les Héritiers* ou *La Reproduction* aient pu avoir une telle influence sur la troupe des enseignants. Mais le génie de Bourdieu aura été de donner une légitimité scientifique à une intuition qui, sous l'effet de l'enseignement de masse, commençait à tarauder les maîtres d'école : et si tout ce que nous faisons ne servait à rien ? Si malgré la légende enchantée des hussards de la République, l'école n'était qu'un cache-misère, destiné à camoufler l'éternelle domination des puissants, des nantis, des propriétaires à vie de la culture et du pouvoir ? Bien sûr, les travaux de Bourdieu ne se réduisent pas à ce constat d'échec, mais ils ont donné une justification au doute historique qui assaillait une corporation. Au risque de contribuer fortement, par un effet de démoralisation généralisée, à accélérer le phénomène constaté. D'où la rage mise par exemple par Jean-Pierre Chevènement à nier, contre toute évidence, la réalité décrite par ce sociologue encombrant. Pour ce politique avisé, parler d'"échec scolaire", c'était déjà mettre l'école en échec.

Par delà ces considérations conjoncturelles, le grand mérite du travail de Bourdieu aura été de traiter l'école comme un phénomène social soumis à des effets de masse et non comme une somme d'aventures individuelles, où chacun mènerait son jeu en toute innocence.

Cette innocence perdue, c'est bien elle pourtant qui imprègne la grande masse des livres sur l'éducation, qui relève soit du récit d'expériences pédagogiques, soit du témoignage personnel. Une littérature souvent attachante, mais qui baigne dans un climat euphorique, à la limite de l'utopie. Combien a-t-on pu lire de ces récits édifiants, retraçant les efforts de pédagogues hors du commun ! A tout seigneur tout honneur, on citera d'abord Célestin Freinet, dont le charisme et l'énergie créatrice ont fait à la fois un prophète et un chef de file. Les textes de Freinet resteront comme des chefs-d'œuvre de simplicité et de précision technique. Des textes qui parlent aux artisans de la pédagogie et redonnent confiance à tous ceux qu'effraie le monstre bureaucratique de l'Éducation nationale.

D'autres livres ont eu, au moment de leur parution, cet effet mobilisateur, comme *Libres enfants de Summerhill*, *Les Enfants de Barbiana*, les textes de Fernand Oury et Aïda Vasquez sur la pédagogie institutionnelle ou ceux de Fernand Deligny. Ouvrages de marginaux, de francs-tireurs de la pédagogie, ces textes portent en eux une énergie réformatrice, une confiance en l'enfant, qui en font des documents d'une profondeur humaine inégalable. Mais, à contrario, ils font aussi prendre conscience à quel point l'école est une machine implacable qui fait peu de place à la sainteté.

Non que l'école de tous n'ait aussi ses amoureux.

Et certains témoignages d'instituteurs ou de professeurs d'universités réussissent à communiquer la simple joie d'enseigner et d'apprendre, comme ceux de Georges Jean (*La Passion d'enseigner*), de Georges Snyders (*La Joie à l'école*) ou de Marguerite Gentzbittel (*Madame le Proviseur*). Mais force est de constater que l'expérience d'élève ou de professeur suscite plus d'amertume que d'enthousiasme. Sans doute la rage est-elle meilleure inspiratrice que le contentement. Toujours est-il que la dénonciation de l'école est devenue un véritable genre littéraire et que la liste est longue des souvenirs déchirants, des pamphlets vengeurs, des confessions acides qui disent le mal-être des victimes de l'école. Enfances austères (le plus bel exemple en est, sans doute, les *Souvenirs* d'Ernest Lavisse), professeurs déracinés (qu'on songe au beau premier roman de Catherine Rihoit, *Le Bal des débutantes*), mandarins déçus, (*L'enseignement en détresse* de Jacqueline de Romilly)... L'école a inspiré la colère qui fait la bonne littérature. Avec parfois, heureusement, un recours à l'humour, qui permet de prendre ses distances avec l'ennui ordinaire, comme ont su le faire Albert Sigusse (*Salauds de jeunes*), Claude Duneton (*Je suis comme une truie qui doute*) ou Claude Courchay (*La Soupe chinoise*).

Il arrive parfois que le malaise scolaire prenne une telle acuité que les vitrines des libraires se trouvent envahies par ces livres accusateurs. Comme si le couvercle de la marmite explosait soudain et que la rage accumulée ne pouvait plus être contenue. On l'a vu dans les années 1984-1985 avec cette dégelée de pamphlets aux titres assassins, dont l'instigateur aura été Maurice Maschino (*Vos enfants ne m'intéressent plus ? Voulez-vous vraiment des enfants idiots ?*). L'école allait-elle vraiment plus mal en 1984, qu'en 1982 ou en 1986 ? ... Sans doute pas. Mais il y a des moments où, pour une raison mystérieuse, des courants profonds et souterrains, une inquiétude trop longtemps contenue doivent éclater. Quitte à donner de la réalité une image biaisée ou décalée. Il arrive aussi que les hasards de l'histoire provoquent un besoin irrépressible d'expression et

d'explication, comme on l'a vu en mai 68, période bénie pour la littérature pédagogique. Du torrent d'ouvrages qui a accompagné cette grande secousse scolaire, on retiendra tout particulièrement l'analyse d'Alain Touraine (*Le Communisme utopique*) qui a remarquablement resitué le mouvement étudiant dans l'évolution de la société post-industrielle.

Bourdieu... Touraine... Ce sont bien les sociologues qui nous auront le mieux parlé de l'école... Peut-être parce qu'à leurs yeux, l'école n'est pas seule au monde, ce que les professeurs ont naturellement du mal à concevoir. C'est pourquoi, nous terminerons ce tour d'horizon, bien hâtif, dans la librairie scolaire avec le livre d'un sociologue qui ne parle pas de l'école, mais des jeunes qui en sont exclus : *La Galère : jeunes en survie* de François Dubett, remarquable reportage dans l'univers noir des grands ensembles. Au moment où tout le monde semble d'accord pour mener 80 % des jeunes "au niveau du bac", il n'est pas inutile d'évoquer ceux que l'école et les statistiques semblent avoir définitivement oubliés.

Frédéric Gausсен

Journaliste au Monde

Responsable de la rubrique Éducation et du supplément Campus

Bibliographie

- BAUDELLOT (C.).- L'école primaire divise... un dossier. Paris : Maspéro, 1975, 127 p.
- BAUDELLOT (C.), ESTABLET (R.).- L'école capitaliste en France. Paris : Maspéro, 1971, 336 p.
- BOURDIEU (P.).- Le sens pratique. Paris : Editions de Minuit, 1980, 475 p.
- BOURDIEU (P.), PASSERON (J.C.).- La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement. Paris : Editions de Minuit, 1970, 279 p.
- .- Les héritiers : les étudiants et la culture. Paris : Editions de Minuit, 1964, 183 p.
- CAPELLE (J.).- Education et politique. Paris : PUF, 1974, 264 p.
- CHEVENEMENT (J.-P.).- Pari sur l'intelligence : entretien avec Hervé Hamon et Patrick Rotman. Paris : Flammarion, 1985, 304 p.
- COURCHAY (C.).- La soupe chinoise. Paris : Gallimard, 1973, 239 p.
- DELIGNY (F.).- Graisse de crapule. Paris : Scarabée, 1967, 80 p.
- .- Les Vagabonds efficaces. Paris : La Découverte, 1975, 140 p.
- DEVAQUET (A.).- L'amibe et l'étudiant. Université et recherche : l'état d'urgence. Paris : Odile Jacob, 1988, 329 p.
- DON LORENZO MILANI.- Lettres de Barbiana. Paris : Mercure de France, 1976, 376 p.

- DUBETT (F.).- La galère : jeunes en survie. Paris : Fayard, 1987, 503 p.
- DUNETON (C.).- Je suis comme une truie qui doute. Paris : Le Seuil, 1976, 185 p.
- DURKHEIM (E.).- Education et sociologie. Paris : PUF, 1985, 133 p.
- FREINET (C.).- L'école moderne française : guide pratique pour l'organisation matérielle, technique et pédagogique de l'école populaire. Gap : Orphrys, s.d., 127 p.
- Une pédagogie moderne basée sur une puissante motivation : les échanges inter-scolaires. L'éducateur, n° 19, 15 juin 1950, 4 p.
- Les techniques Freinet de l'école moderne. Paris : Armand Colin, 1964, 144 p.
- GENTZBITTEL (M.).- Madame Le Proviseur. Paris, Le Seuil, 1988, 252 p.
- ILLICH (I.).- Une société sans école. Paris, Le Seuil, 1971, 223 p.
- JEAN (G.).- La passion d'enseigner. Paris, Editions du Sorbier, 1985, 311 p.
- LAVISSE (E.).- Souvenirs. Paris : Calmann-Lévy, 1912, 289 p.
- LESOURNE (J.).- Education et société : les défis de l'an 2000 (en collab. avec M. Godet). Paris : La Découverte : Le Monde de l'Education, 1988, 357 p.
- MASCHINO (M.).- Vos enfants ne m'intéressent plus. Paris : Hachette, 1983, 197 p.
- Voulez-vous vraiment des enfants idiots ? Paris : Hachette, 1984, 226 p.
- NEILL (A. S.).- Libres enfants de Summerhill. Paris : Maspéro, 1972.
- OURY (F.), POCHET (C.).- Qui c'est l'conseil ? Mise en route d'une classe, techniques Freinet, pédagogie institutionnelle. Paris : Maspéro, 1979, 428 p.
- OURY (F.), VASQUEZ (A.).- De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle. Paris : Maspéro, 1971, 708 p.
- PAIR (C.).- Rue du Bac : une nouvelle donne pour l'école. Paris : Syros, 1986, 251 p.
- PAYAN (J.-J.).- Lechantier universitaire "Bâtir l'avenir". Paris : Beauchesne, 1988, 263 p.
- PROST (A.).- Eloge des pédagogues. Paris : Le Seuil, 1985, 213 p.
- L'enseignement s'est-il démocratisé ? Paris : PUF, 1986, 206 p.
- RÉMOND (R.).- La règle et le consentement : gouverner une société. Paris : Fayard, 1979, 488 p.
- RIHOIT (C.).- Le bal des débutantes. Paris : Gallimard, 1978, 247 p.
- ROMILLY (J. de).- L'enseignement en détresse. Paris : Julliard, 1984, 219 p.
- SAVARY (A.).- En toute liberté. Paris : Hachette, 1985, 235 p.
- SCHWARTZ (B.).- Une autre école. Paris : Flammarion, 1977, 257 p.
- Rapport de la Commission d'études sur la fonction enseignante dans le second degré. Paris : La Documentation française, 1972, 131 p.
- SCHWARTZ (L.).- L'enseignement et le développement scientifique. Paris : La Documentation française, 1981, 469 p.

SIGUSSE (A.).- Salauds de jeunes. Paris : Denoël, 1970, 256 p.

SNYDERS (G.).- La joie à l'école. Paris : PUF, 1986, 328 p.

TOULEMONDE (B.).- Petite histoire d'un grand ministère : l'Education nationale. Paris : Albin Michel, 1988, 302 p.

TOURAINÉ (A.).- Le communisme utopique : le mouvement de mai. Paris : Le Seuil, 1972, 312 p.

VINCENT (G.). Le peuple lycéen : enquête sur les enfants de l'enseignement secondaire. Paris : Gallimard, 1974, 531 p.